

Assemblée Générale du 14 Mai 1973

RAPPORT MORAL DU PRESIDENT
(Jean-Bertrand Pontalis)

Mes chers collègues,

Au cours de la première année de son mandat, votre Conseil avait pris deux décisions que vous avez bien voulu ratifier en assemblée générale : notre installation place Dauphine, la réforme du règlement intérieur concernant le cursus. Ces décisions auront à long terme des effets qui doivent modifier profondément le fonctionnement de l'Association; pour être pleinement sensibles, ils demandent une redéfinition progressive de notre finalité.

L'année qui vient de s'écouler n'a pas été marquée par des modifications aussi importantes. Année, souhaitons-le, de mise en place, non de mise en veilleuse.

Rappelons d'abord le cours de nos activités scientifiques :

juin 1972 - Entretiens sur le rêve, fermement tenus en main par Lang. Communications de Pontalis, Rosolato, Fédida. Séminaire public d'Anzieu.

octobre 1972 - Conférence de Marie-Claire Kamouh : "Un enfant transsexuel", s'inscrivant dans la suite de l'exposé que Stoller avait bien voulu faire pour nous quelques mois auparavant.

novembre 1972 - Journée d'études commune avec la Société psychanalytique de Paris sur "Régression et conversion hystérique dans la cure"; Widlöcher y présentait une observation.

décembre 1972 - Entretiens sur l'angoisse, souplement orientés par Smirnoff. Communications de Georges Favez, Laplanche, Annie Anzieu.

janvier 1973 - Conférence de Didier Anzieu sur la créativité à partir de la découverte freudienne.

février 1973 - V. Smirnoff, sur la sublimation.

mars 1973 - F. Gantheret : "Circulation généalogique de la parole, à partir d'un cas clinique".

A la fin de ce mois, nous entendrons une conférence de Mme Oppenot et, en juin, les Entretiens porteront sur quelques aspects du transfert.

Ajoutons que quelques-uns d'entre nous ont participé en octobre dernier à la Conférence des English-Speaking Analysts, qui se tenait à Londres, au Congrès des Langues Romanes, qui se tenait en avril à Paris, au troisième Colloque franco-britannique, qui vient de se tenir à Saint-Malo, sur le thème du processus analytique et, qu'enfin, nous participerons à divers titres

au prochain Congrès International. A ce propos, permettez-moi de redire ce que je disais déjà l'an dernier : qu'en tant que société invitante, il serait proprement inconvenant que nous ne venions pas très nombreux à ce congrès, même si plusieurs d'entre nous souffrent de congressophobie.

Au chapitre des publications, notre bulletin intérieur, Documents et Débats, au rythme souple qui doit être le sien, est sorti en septembre et en décembre (numéros 6 et 7). Le 8 est sous presse. Un important numéro, consacré à Daniel Lagache, est en préparation et paraîtra à la fin de l'année : dans l'esprit de l'équipe qui en est responsable, il s'agira, au-delà de la reconnaissance envers celui à qui je l'ai dit en son temps, nous devons d'exister comme groupe, d'un dialogue avec Lagache vivant, avec une œuvre dont la variété et l'étendue restent saisissantes. Ce recueil de témoignages et d'essais que nous envisageons devrait être, selon les termes qu'il affectionnait, un document et un instrument de travail, et pas seulement un hommage.

La Nouvelle revue de psychanalyse s'affirme comme une des publications analytiques qui excitent le plus d'intérêt et de curiosité. Série d'ouvrages collectifs plutôt que collection d'articles, elle s'est enrichie de deux recueils : "L'espace du rêve", "Destins du cannibalisme"; le numéro 7, "Bisexualité et différence des sexes", sortira en juin. Doivent suivre au rythme de deux par an : "Pouvoirs", "Le dehors et le dedans", "Configurations actuelles de la névrose".

Administration : Melle Chatelain, qui était notre secrétaire depuis les origines de l'Association, s'étant refusée à continuer à assumer ses fonctions dans notre local, nous avons engagé une nouvelle secrétaire, Mme Claude Monod. Elle s'est acquittée avec beaucoup de patience, de soin et de compétence d'une tâche rendue particulièrement difficile par la non-transmission des pouvoirs et le désordre résultant d'un déménagement hâtif.

Toujours au chapitre de l'administration, notre secrétaire générale et notre trésorière n'ont cessé tout au long de l'année de mettre un peu d'ordre dans nos archives et dans nos comptes qui en avaient besoin. Tâche fastidieuse, mais nécessaire.

Nos livres ont été recensés, catalogués, rangés dans la bibliothèque que nous avons aménagée.

Rappelons enfin que notre Société s'est associée trois nouveaux membres : Mme le Dr Destombes, les Drs Darcourt et Bourguignon. En revanche, le Dr Caïn, à notre vif regret, a démissionné.

o

o o

Le rapport moral, dans la mesure où il ne vise qu'à établir le bilan des activités, pourrait s'arrêter là. Assorti de quelques considérations destinées à mettre en valeur ces activités, il donnerait assurément une image plus qu'honorable de l'Association. La machine tourne, c'est vrai.

Il n'est pourtant pas besoin de gratter beaucoup la surface pour voir que c'est là, pour une large part, une illusion. Séances scientifiques internes à l'A.P.F. peu suivies, participation aux réunions inter-sociétés ou internationales maigre et souvent assurée par devoir plutôt qu'avec plaisir, Documents et Débats s'éloignant progressivement de ce qui faisait sa raison d'être au départ - fournir un instrument d'échange pour tous, dans l'actualité du débat, l'acuité du document - revue dont les liens avec l'Association sont plus formels que réels, bibliothèque aux ouvrages bien rangés mais que personne n'utilise. Et surtout enseignement (je n'en fais état qu'en passant, laissant le soin à Dorey d'aborder ce problème fondamental) sporadique, qui stimule de moins en moins enseignants et élèves. Sans noircir le tableau, on arriverait vite à la conclusion que l'Association vivote. Homéostasie ou inertie, quiétude ou quiescence ?

Des divers principes qui régissent le fonctionnement psychique, le principe de plaisir ne serait-il pas ici le grand absent ?

Bien sûr, la réassurance est possible. Les autres sociétés, croyez-vous que ce soit si extraordinaire ? La désaffection vis-à-vis des sociétés de psychanalyse est un phénomène général. Elle n'épargne même aucune institution, regardez autour de vous etc.

Que notre Association soit la meilleure des sociétés psychanalytiques, avait pu dire Lagache, voici dix ans, dans le moment nécessairement un peu exalté de la fondation. Il était assez lucide et avait assez souffert du comportement des sociétés psychanalytiques pour que nous entendions :

la moins mauvaise des sociétés possibles. Mais ce qui était exclu, à l'époque, par chacun de nous, et ce qui doit le demeurer, c'est que nous puissions devenir les gestionnaires résignés d'une société sans vie, se contentant de bien fonctionner.

Une analyse de la situation nous l'avons souvent tentée - conduit, selon l'humeur du jour ou de chacun, vers une auto-satisfaction modérée ou une morosité sans illusion. Elle ne fait guère avancer ; or nous piétons. C'est d'initiatives que nous avons besoin.

Ici, une remarque avant de conclure. Dans une petite société comme la nôtre, les membres ne sauraient s'en remettre au Conseil. Celui-ci peut proposer des idées, jouer un rôle de médiation et d'organisation; encore faut-il qu'il ait quelque chose à médier. Petite société : cela devrait être un avantage dont nous pourrions tirer parti, à condition que chacun de nous prenne en charge l'Association, détermine son projet et ne se contente pas de nommer sur le papier des comités. [Nous avons d'innombrables comités - d'enseignement, scientifique, des publications - qui d'ailleurs ne se réunissent guère et cloisonnent leurs tâches].

Si vous me permettez de faire état d'une impression personnelle, il me semble que nous devrions moins nous préoccuper de remplir des cases que de nous fixer une visée précise et celle-ci ne peut être que la formation : formation d'autres analystes, non reproduction du même.

Concrètement, je proposerai que la distinction entre activités scientifiques et activités d'enseignement aille s'effaçant. Les Entretiens, par exemple, est-ce du scientifique ou de l'enseignement ? Or c'est sans doute la seule occasion où une communication féconde, hors de toute hiérarchie, s'établisse. Notre programme de travail de l'année serait, à mon sens, plus investi s'il était plus orienté, ses différents moments mieux articulés.

Ce décroisement pourrait aussi être favorisé par des rencontres avec des analystes appartenant à des sociétés étrangères et à d'autres groupes français, l'A.P.F. pouvant remplir là une fonction charnière; il serait également favorisé par des séances de travail groupant autour d'un problème précis un nombre limité de membres et d'élèves, l'A.P.F. pouvant remplir ici une fonction de recherche collective.

Suggestions, parmi d'autres possibles, que le prochain Conseil aura à élaborer. L'essentiel étant que nous n'oublions que, pour prétendre être des éveilleurs, il faut d'abord, soi, demeurer éveillé. Soyons des éveilleurs de jour, non des veilleurs de nuit - ces malheureux qui s'épuisent à protéger les biens et la tranquillité des nantis. Bien protégée et bien tempérée, c'est le destin de la momie; nous n'aimerions pas, n'est ce pas, que ce soit, de notre fait, celui de l'analyse. Car enfin, si nous nous sommes autorisés à la transmettre, cette sacrée analyse, c'est le signe que nous y tenons et qu'elle nous tient.

J.-B. Pontalis

RAPPORT DES ACTIVITES DU COMITE DE FORMATION

Mes chers collègues,

Depuis septembre 1972, date à laquelle le nouveau Règlement Intérieur est entré en vigueur, le fonctionnement du Comité de Formation s'est trouvé quelque peu modifié.

De mai 1972 à avril 1973, le Comité de Formation a tenu huit réunions. Du fait de la suppression des analyses didactiques, notre principal travail a consisté à nous prononcer sur l'habilitation à la pratique contrôlée et sur la validation de cette pratique. Cependant l'ancien régime avait laissé quelques reliquats qu'il nous a fallu résoudre. C'est ainsi que nous avons eu à examiner une candidature à l'analyse didactique. Ce candidat avait entrepris ses démarches avant le mois de mai 1972 et il nous a paru nécessaire d'en discuter en tenant compte de la formulation de la demande.

Un autre candidat ayant déjà entrepris une analyse didactique a été admis à suivre l'enseignement selon les normes de l'ancien régime sur proposition de son analyste. Un autre de nos élèves a été admis à entreprendre un deuxième

contrôle sur la proposition de son premier contrôleur, sans que le premier contrôle ait été soumis à une "validation".

Restait le problème de nos collègues qui ayant terminé les deux contrôles depuis un certain temps, demandaient l'autorisation à présenter un mémoire au titre de Membre Associé. Le Comité de Formation n'a pas voulu élaborer une ligne politique globale concernant ces candidatures et s'est réservé le droit d'y répondre en tenant compte des circonstances particulières. Ainsi un élève ayant terminé ses deux contrôles a été vu, selon les usages en cours sous l'ancien régime, par 3 membres du Comité de Formation, qui ont donné un avis favorable, et le candidat a été autorisé à présenter un mémoire clinique.

Lors de sa réunion d'octobre 1972, le Comité de Formation a décidé d'un commun accord qu'aucune nouvelle demande d'analyse didactique ne serait examinée. Ainsi fut clos cet exercice de "l'admissibilité à l'analyse didactique" dont les inconvénients avaient été suffisamment soulignés depuis quelques années. En fonctionnant selon les définitions nouvelles, le Comité de Formation eut à faire face à trois ordres de demandes :

I. Demandes à entreprendre une Première cure contrôlée.

Nous avons reçu au cours de cette année 13 demandes de candidats désirant entreprendre une première cure sous contrôle.

- Dans 8 cas, il a été donné une réponse favorable;
- Dans 4 cas, le Comité n'a pas donné une suite favorable à ces demandes;
- Une demande est en cours à l'heure actuelle.

Il faut souligner qu'il s'agit, en fait, de candidats se présentant selon des modalités très diverses.

D'une part, de demandes (6) émanant d'élèves ayant déjà été admis à l'analyse didactique et à l'enseignement sous l'ancien régime : pour ces candidats, la procédure reste identique à celle existant sous l'ancien régime; dans les six cas, le Comité de Formation a donné un avis favorable.

Deux demandes émanaient de personnes qui avaient entrepris une analyse personnelle avec un membre de l'Association. Ils ont été admis à commencer une cure contrôlée après s'en être entretenus avec trois membres du Comité de Formation, qui s'est prononcé de façon favorable. Remarquons que nous nous sommes trouvés dans ce cas dans une situation qui n'était pas sans rappeler celle de l'admission à l'analyse didactique. Il est vrai que ces candidats avaient derrière eux un certain parcours analytique mais n'ayant jamais participé à aucune réunion, à aucun enseignement, n'ayant jamais rencontré aucun de nous, nous ne savions rien d'eux. Une première conséquence sur le plan pratique se dégagait très rapidement. Certains d'entre nous ont été amenés à s'entretenir avec ces candidats à plusieurs reprises (deux, voire trois rencontres

successives) pour se faire une idée plus juste de la personnalité du candidat, de ses talents et de son écoute.

Dans ces deux cas, la décision semblait relativement simple. Il n'en fut pas de même pour quatre autres candidats qui nous posèrent des problèmes délicats.

Il s'agissait de personnes en analyse depuis un certain temps et déjà engagées dans une pratique, d'ailleurs variable (psychothérapies, case-work, tâches éducatives, thérapies de groupe, etc.) et qui demandaient à faire partie de notre Association. Leur demande répondait à une double préoccupation : celle de trouver un groupe auquel elles pourraient s'intégrer afin de clarifier leurs idées théoriques; et celle de trouver un interlocuteur qu'elles pourraient entretenir de leur pratique, en d'autres termes, un "superviseur". Il nous a semblé que leur demande actuelle ne s'inscrivait pas à proprement parler dans le cadre d'un "cursus" et que ce qui était réclamé ne correspondait en rien à ce que nous pourrions leur offrir dans le cadre de nos structures et de notre organisation actuelle.

Aussi, nous n'avons pas donné suite à leur demande tout en proposant pour certains d'entre eux une solution en dehors de l'institution.

II. Validation du premier contrôle.

Il s'agit, comme vous savez, d'une procédure nouvelle, introduite par le règlement Intérieur adopté en septembre 1972. Rappelons que cette validation réunit le

contrôleur du candidat et trois collègues appartenant au Comité de Formation, pour essayer d'apprécier ensemble l'évolution de la cure contrôlée.

Dans les deux cas, nous avons validé ces contrôles, tout en spécifiant la signification d'une telle validation. Dans un cas, le contrôle fut validé en recommandant qu'il se poursuive et que le candidat n'entreprenne pas un deuxième contrôle avant un certain temps. Dans l'autre cas, la procédure de validation nous a permis de faire une recommandation concernant le deuxième contrôle, en exprimant le souhait que le deuxième contrôle ait pour objet un type de patient différent du premier.

III. Validation du deuxième contrôle

Notre expérience fut encore plus restreinte : sur trois demandes de validation, une seule a été soumise à une discussion collégiale et n'a pas reçu un avis favorable; le Comité de Formation a souhaité que ce deuxième contrôle se poursuive encore quelque temps. Deux autres validations attendent que les élections au Comité de Formation nous permettent de désigner les collègues qui devront s'entretenir avec les contrôleurs.

Avant de terminer, je voudrais évoquer deux problèmes dont le Comité de Formation a eu à connaître :

1 - Le premier concerne la plaque tournante. L'idée était due à Jean Laplanche qui, vers 1965, avait cherché la solution d'une difficulté rencontrée par les candidats admis

au contrôle, celle de trouver un patient. La plaque tournante avait pour but de mettre en relation le candidat avec ceux des analystes qui cherchaient un collègue pour prendre en charge un cas dont ils ne pouvaient eux-mêmes s'occuper. Cette plaque tournante eut un destin pour le moins difficile. Une des raisons en fut l'insuffisance de renseignements concernant le fonctionnement. Certains analystes ont cru que la "distribution" des malades était faite à l'aveuglette et que c'était le responsable de la plaque tournante qui "assignait" les malades aux uns et aux autres. Nous espérons que Guy Rosolato, qui en aura dorénavant la responsabilité, saura dissiper tous ces malentendus et désarmer les réticences qu'une mauvaise interprétation avait suscitées.

2 - La seconde remarque concerne le nombre de contrôles en cours. D'après les renseignements que nous possédons, il y a aujourd'hui : 21 premiers contrôles et 10 seconds contrôles en cours. Ces chiffres font apparaître un écart notable entre le nombre total de nos élèves et ceux.. qui sont engagés dans la pratique contrôlée.

Cet écart est dû à diverses raisons. D'abord du fait que certains élèves admis à l'analyse contrôlée n'ont pas encore pu trouver de patients. Ceci nous renvoie au problème que nous venons d'évoquer.

Ensuite certains élèves admis à l'enseignement sous l'ancien régime n'ont pas fait de demande d'admission au contrôle ou ont vu leur demande refusée. Cette catégorie d'élèves devrait se résorber peu à peu :

elle est d'ores et déjà stabilisée du fait du nouveau mode de fonctionnement.

Enfin nous avons constaté que pour certains élèves, le "cursus" semble avoir rencontré des obstacles, d'ailleurs fort divers, depuis le moment où ils avaient été admis à suivre l'enseignement. Ce sera une des tâches du Comité de Formation d'essayer de résoudre ce problème dont la solution n'est pas toujours aisée.

En conclusion, j'aimerais souligner que le groupe de travail que constitue le Comité de Formation m'a semblé plus actif que l'année précédente : notre expérience commune nous a bien souvent conduit à une réflexion sur notre pratique, et à envisager, au-delà de cas particuliers, les problèmes fondamentaux auxquels nous nous heurtons.

V. Smirnoff
Secrétaire du Comité de
Formation

RAPPORT SUR LE FONCTIONNEMENT DE L'INSTITUT DE
FORMATION DURANT L'ANNEE 1972-1973

Ma gêne est grande cette année encore à venir rapporter devant vous sur le fonctionnement de l'Institut de Formation. Je dis cette année encore, car j'ai déjà exprimé l'an passé, la profonde insatisfaction que l'on pouvait retirer d'un tel bilan. Proposant, à la fin de mon compte rendu un certain nombre de mesures et avant tout, une réflexion commune et une prise de conscience des problèmes posés par la formation (ou mieux, l'enseignement) dans notre association, force m'est de constater que rien de tel n'a été entrepris et que nous sommes plus que jamais plongés dans nos propres ambiguïtés et figés par l'inertie.

J'ai quelque hésitation à vous détailler nos différentes activités car je suis intimement persuadé que le problème ne réside aucunement au niveau de ce qui est proposé, de ce qui fonctionne ou de ce qui ne fonctionne pas, de la personnalité du responsable ou de celle des participants; ce ne sont là, en vérité, que des facteurs secondaires. Néanmoins, comme j'ai à vous rapporter sur le fonctionnement de cet Institut, je me dois de vous fournir des informations concrètes, mais je le ferai brièvement.

Sur les quatre séminaires que nous avons proposés, trois d'entre eux ont fonctionné, deux d'entre eux avec un nombre de participants assez réduit, puisqu'il est de cinq en moyenne, mais un troisième, seule exception dans nos activités, compte 17 participants. Encore faut-il remarquer que parmi eux, la proportion des élèves habitant la province est assez élevée et l'on sait combien ils sont désireux de mettre à profit le peu de temps qu'ils passent chaque semaine à Paris.

Nous avons cette année organisé un cycle de conférences bimensuelles comme précédemment, mais en le centrant cette fois-ci sur un thème, le processus analytique. Si l'assistance était assez fournie au départ (25 à 30 personnes), elle est allée progressivement en s'amenuisant pour ne plus compter que 3 participants lors de la dernière conférence. Comme il reste trois réunions en mai et juin, si la courbe poursuit régulièrement sa chute, le conférencier risque bien d'être seul le 5 juin.

Pour ce qui est des cours organisés dans un autre cadre que l'A.P.F., mais ouverts aux élèves de l'Institut de Formation, on sait et l'on comprend à quel point il est difficile de savoir quel est leur degré de participation. Cependant, pour ceux pour lesquels nous avons pu recueillir quelques renseignements, là encore, c'est autour du chiffre cinq qu'oscille le nombre des participants appartenant à l'Association.

Enfin, nouveauté de l'année 1972-1973, nous avons offert aux élèves la possibilité, pour ceux qui

le désiraient, de parfaire leur formation en participant à des activités cliniques et thérapeutiques, en milieu hospitalier ou de dispensaire, avec l'un ou l'autre d'entre nous. Quatre activités avaient ainsi été proposées; dans une seule d'entre elles, un seul élève a offert sa collaboration, sans plus.

Lorsque l'on fait un tel constat, notre réaction habituelle est d'en attribuer la responsabilité à de multiples facteurs qui m'apparaissent, ainsi que je l'ai dit précédemment, comme plus secondaires ou plus défensifs les uns que les autres, quand encore nous ne nous laissons pas aller à déclarer tout uniment, que ce sont les élèves qui ne s'intéressent à rien et que la preuve nous en est donnée par le fait que nous leur proposons chaque année des activités nouvelles et alléchantes qui n'ont pas plus de succès que les précédentes. A cet argument, je répondrai en rapportant la réflexion d'une collègue de notre Association : "Cette situation fait penser à ces parents qui s'étonnent de voir leurs enfants ne s'intéresser à aucun jeu, rester inactifs et revendiquants, alors qu'ils leur font cadeau des jouets les plus magnifiques et qu'ils les renouvellent sans cesse". Je crois en effet que ces parents gagneraient sans doute à s'interroger sur eux-mêmes, sur leur interrelation, sur leur relation à leurs enfants et particulièrement sur ce qu'ils sont pour eux, enfin sur la signification de ces cadeaux somptueux et répétés.

Il est clair que nous avons toujours refusé de poser véritablement le problème de l'enseignement dans

notre association et de nous définir par rapport à cette question que je crois, j'ose le dire, fondamentale : fondamentale en elle-même ainsi que Freud l'a de multiples fois souligné, fondamentale aussi, par ce qu'elle obture, ce qu'elle cache, c'est-à-dire par sa fonction défensive et le parti pris de méconnaissance qu'elle recouvre.

Cette ambiguïté qui tient à la question et à la position de la formation dans notre groupe, nous la trouvons déjà, et ceci me paraît très significatif, au niveau même des statuts de notre association et de son règlement intérieur; nous la retrouvons dans la relation entre les différentes instances qui fait par exemple que le directeur de l'Institut de Formation a pu être amené à ne connaître le nom des élèves admis en cours d'année que lorsque celle-ci allait prendre fin; ambiguïté enfin qui fait toute l'ingratitude de la tâche de ce dernier qui, depuis deux ans surtout, a pour principale responsabilité de gérer la pénurie. Si les choses continuent de la sorte, me disait avant-hier un de nos collègues aujourd'hui directement concerné par cette question, sa responsabilité consistera bientôt à gérer le vide.

Ca n'est pas à moi seul, surtout au moment où de toute manière je quitte ces fonctions, mais à l'assemblée générale de prendre conscience de l'urgence de la tâche à laquelle nous devons nous mesurer maintenant car il ne me paraît plus possible que devant elle, nous nous déroptions. Ainsi que je le suggérais déjà l'an dernier, nous avons à nous définir face au problème de l'enseignement et

l'attente des élèves à cet égard est certaine et doit être prise en considération. Nous avons à élaborer une véritable politique de formation qui aura ensuite à se traduire en une gamme d'activités diverses qui seront autre chose que des jouets de drugstore; ou bien nous avons à dire, si nous y renonçons, que vraiment le problème de l'enseignement ne nous concerne pas, et à en tirer les conséquences.

R. DOREY

RAPPORT FINANCIER DU 1.5.1972 au 30.4.1973

Mes chers collègues,

Je suis heureuse de pouvoir vous dire que l'état de nos finances est toujours satisfaisant malgré les investissements de l'an dernier, je veux dire la location du lieu dans lequel nous sommes réunis ce soir.

Nos recettes, très faciles à totaliser puisqu'elles résultent uniquement des cotisations, se sont élevées à 79.337 Frs, c'est-à-dire 8.000 Frs de plus que l'an passé. En fait, sur ce total, 7.770 Frs reviennent au secrétariat du Congrès International, pour lequel nous avons demandé une cotisation particulière. Nous avons déjà reversé 5.000 Frs au secrétariat du Congrès pour notre participation aux frais. Ce qui revient à dire que nous avons encaissé pratiquement la même somme que l'an passé, avec une légère différence positive.

Je vous remercie de veiller à répondre très fidèlement par un chèque aux appels de cotisation que je vous fais toutes les fins de trimestre. C'est le seul moyen de subsistance matérielle de notre association, vous le savez. C'est donc très important pour nous tous.

Les dépenses prévues n'ont pas grevé notre budget

autre mesure, puisque l'excédent de l'exercice 72-73 est de 70350 Frs.

Ces dépenses ont donc été cependant un peu plus élevées que l'an passé. Cette augmentation est due à des frais de bibliothèque qui sont passés de 1.586 Frs. en 71-72 à 5.945 Frs. en 72-73. Elle se compose des abonnements arriérés non payés à des revues, du déménagement de nos livres de Neuilly à la place Dauphine, des étagères que vous voyez contre ces murs et enfin au brochage de Documents et Débats.

Par ailleurs, une augmentation est à noter dans le fonctionnement de notre secrétariat, à cause de nombreuses réparations et de la remise en état des machines à leur arrivée ici. Le dernier point tient aux frais occasionnés par les Entretiens de Vaucresson : le prix des repas a augmenté de même que la location de la salle. Mais, en fait, dans ce total sont comptés les 5.000 Frs. versés au secrétariat du Congrès International, destinés à recevoir nos collègues étrangers.

Dans d'autres rubriques, nos dépenses ont diminué, en particulier sur le poste du secrétariat, comme nous l'avions prévu : elles se montent cette année à 8.245 Frs. de moins que l'année dernière (ceci malgré 2.000 Frs. versés à l'URSSAF pour des retards de cotisations mal calculées depuis 1967.-).

Un bénéfice notable aussi sur les frais de courrier, c'est-à-dire 1.600 Frs.

Enfin, du fait de la location de notre nouveau local, nous avons économisé sur les salles 1.500 Frs.

Nous avons actuellement en caisse 46.000 Frs.

Les prévisions.

La sécurité de nos recettes tient, comme je vous l'ai dit, à l'attention que vous voulez bien porter aux versements de vos cotisations.

Les différences prévisibles en sont peu variables d'une année à l'autre.

Les dépenses prévisibles ne semblent pas non plus devoir varier notablement. Tout au plus, une lampe et un bureau pour notre secrétaire. Si nous prévoyons des achats de livres pour la bibliothèque, on peut espérer qu'ils ne nécessiteront pas de nouveaux rayonnages.

De toute manière, il appartiendra au prochain conseil de répartir ces dépenses et d'en envisager éventuellement de nouvelles selon ses possibilités financières.

J'ai le sentiment, quant à moi, de laisser la trésorerie de l'A.P.F. dans une situation tout à fait rassurante, et vous remercie de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner à ce sujet pendant ces deux années.

A. ANZIEU

EXERCICE DU 1.5.1972 AU 30.4.1973R E C E T T E S

Cotisations	32.400,00
Participation aux frais	22.760,00
Entretiens	12.600,00
Congrès	7.770,00
Divers	3.807,25
	<hr/>
	79.337,25

SOLDE AU 30/4/72.	38.767,17
EXCEDENT DE L'EXERCICE	7.351,04
	<hr/>
	46.118,21

D E P E N S E S

Secrétariat	22.393,76
Fonctionnement secrétariat :	
- papeterie	2.609,22
- timbres	1.204,00
- divers	3.083,63
Bibliothèque	5.944,15
Location salles + service	837,93
Entretien + réception ..	13.275,54
Divers (comprenant le loyer + les char- ges et l'assurance - brochage de Docu- ments et Débats)	20.109,11
Achat mobilier & matériel	2.528,57
Résultat de l'exercice	7.351,04
	<hr/>
	79.337,25

Solde caisse au 30/4/73	0
" aux CCP au 30/4/73 :	33.967,25
" Société Générale :	12.150,96
	<hr/>
	46.118,2

COMPOSITION DU NOUVEAU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Juin 1973

Président	Dr D. WIDLÖCHER
Vice-Présidents	Dr V. SMIRNOFF M. A. BEJARANO
Secrétaire Scientifique	Dr G. ROSOLATO
Secrétaire Générale	Mme le Dr M. LAGACHE
Trésorier	Mme A. ANZIEU

COMPOSITION DU COMITE DE FORMATION
Juin 1973

- Mme A. ANZIEU
- M. D. ANZIEU
- Dr R. DOREY
- Mme le Dr J. FAVEZ-BOUTONIER
- Mme le Dr M. LAGACHE
- M. J-B. PONTALIS
- Dr G. ROSOLATO
- Dr V. SMIRNOFF
- Dr D. WIDLÖCHER

Annie Anzieu

L'ANGOISSE DANS LA DYNAMIQUE DE LA CURE.

Le problème de l'angoisse fut renouvelé pour moi dans ma pratique, lors du début de la cure de Raoul. Je constatai avec curiosité et "anxiété" tout simplement une absence totale d'angoisse apparente chez mon patient. Pour lui, les choses se passaient autrement qu'à l'habitude. L'entrée dans la situation analytique était un rendez-vous avec la satisfaction, la plénitude. Et c'était d'ailleurs le seul contenu de son rare discours. Il fumait, sur le divan (autre surprise pour moi), et nous congratulait de nos rendez-vous tant attendus par lui. Il se sentait bien et se félicitait que je sois son analyste.

Je me posais pas mal de questions. D'abord celle des différentes significations que pouvait avoir la cigarette dans cette entrée en matière si directe. Faute de matériel plus verbalisé, je percevais assez mal les nuances de ce qui se passait pour Raoul. Sinon que cette satisfaction narcissique, dont il se gargarisait en m'y incluant, m'embarrassait. Je me sentais entraînée malgré moi dans la béatitude du nourrisson qui tête et le moins qu'on puisse dire est que c'était à moi d'en sortir. Dans mes premiers entretiens avec Raoul, il m'était apparu, à 30 ans, comme un homme solide et mûr. Après quelques séances j'hésitais entre la surprise, la

culpabilité de ne pas comprendre et la décision d'attendre et de voir. En fait, mon anxiété était d'être réduite à l'impuissance psychanalytique par un homme dont le narcissisme lui permettait de régresser d'emblée profondément.

Raoul parlait peu, fumait beaucoup. Lorsqu'il sortait de son silence, c'était pour dire qu'il se plaisait bien dans mon propre silence. Peu à peu cependant apparurent des thèmes précisant un de ses modes de rapport aux femmes : il aimait les voir nues, en particulier leur poitrine. Sa mère lui est très chère, elle était sa confidente lorsqu'il vivait chez ses parents. Mais elle lui parlait aussi beaucoup. Il était son fils préféré et a toujours été l' élu de la famille.

Je laissais émerger en moi des bribes d'un état de choses qui s'était instauré entre lui et moi, et qui me paraissait pour lui le garant de l'absence d'angoisse. Je le laissais aussi mûrir, lui, dans cette situation, suffisamment pour que l'interprétation affleure.

Pendant deux séances consécutives, il me parla à cette époque du fait qu'il ne voulait pas d'enfant (il était marié alors depuis un peu plus de deux ans), bien que sa femme en ait assez envie. Il me disait aussi qu'avant les séances, il pensait beaucoup à ce qu'il allait me dire, un peu pour le préparer, mais qu'il oubliait ses rêves. Il me demanda brutalement s'il s'agissait là d'une résistance. Il me sembla à ce moment qu'il pouvait entendre ce que j'avais l'intention de lui dire depuis quelques jours : il se sentait ici très bien, très tranquille, comme un nourrisson

près de sa mère bienveillante qui l'écoutait; il prenait même grand plaisir parfois à fumer au lieu de parler; il évitait ses rêves et la liberté de ses associations comme s'il désirait entretenir cette relation à l'abri de tout risque, en particulier de l'intrusion de qui que ce soit d'autre entre lui et moi.

Il se tut. Il eut l'air surpris. Il répondit qu'il se concentrait mieux en fumant. J'ajoutai alors qu'il se concentrait si bien que parfois il fumait au lieu de parler. Il me dit qu'il trouvait curieux que je lui "interdise" de fumer, et qu'il fallait bien qu'il occupât ses mains. Quand il ne fumait pas, il arrachait les poils de sa barbe et rattachait ce geste au souvenir d'un jour où sa mère ne lui avait pas prêté attention.

A partir de cette séance, Raoul se montra anxieux. Cette anxiété, je l'entends comme sa réponse à la frustration que je lui ai imposée par mon interprétation. Le déploiement narcissique dans lequel il a dilué jusqu'alors sa rencontre avec l'analyste me laissait pressentir un besoin de trouver un abri contre un surmoi assez exigeant. Celui-ci apparaît, à l'occasion de mon interprétation, dans le terme d'«interdiction» qu'il utilisa pour me rendre compte de ce qu'il avait ressenti. J'ai un peu l'impression d'avoir eu par mes paroles la même action sur son narcissisme que l'on pourrait avoir en mettant en jeu un symptôme. Son narcissisme a été blessé.

Mais ce narcissisme témoignait déjà de l'entrée de Raoul dans un système transférentiel. Il était donc justifié que je l'interprète. Faute de quoi le patient risquait

de s'y installer pour un long moment perdu.

Au sortir de cette séance, Raoul ne pouvait plus être le nourrisson qu'il m'amenait trois fois par semaine, bras ballants, ventre en avant, sourire satisfait, s'abritant, derrière un plaisir oral, d'une possible prise de conscience. L'objet de jouissance qu'il se sait être pour sa mère bien-aimée et bienveillante est mis en question. Va-t-il pouvoir éviter encore la prise de conscience des désirs qu'il adresse à cette mère au travers de l'analyste ?

Désormais, Raoul me paraît manifester une anxiété fructueuse. Je m'explique : une résistance se manifestait de façon très claire dans son discours. Il était certes toujours très satisfait de lui et continuait à se sentir très à son aise chez moi. Mais parallèlement, il protestait contre l'interdiction qu'il avait ressentie de ma part et prétendait que si c'était là la règle dans l'analyse, je ne la lui avais pas explicitée. De toute manière, il était bien décidé à persister dans cette situation et à prendre tout ce qu'il pourrait de plaisir ici. Il avait très envie qu'il n'y ait pas de règle. Il se rappela à ce moment que vers six ans, il bégayait. Ce souvenir nous introduisait directement dans une situation oedipienne que je connais bien, pour m'être particulièrement intéressée à ce symptôme. Il me remettait en quelque sorte dans son jeu, bien que sur un plan nouveau, comme si son être même cherchait à répondre à un désir qui fût sien : être bègue, c'est m'intéresser. Mais immédiatement percevait l'angoisse de ne pouvoir éviter un troisième personnage. Dans ses souvenirs de proximité avec sa mère, apparaissait le désaccord de celle-ci avec son mari, désaccord dont il était le confident.

Tout ceci s'est passé en deux mois, Avec le recul, je me suis aperçue qu'un énorme travail s'était fait en peu de temps chez Raoul. Par la suite, son analyse s'est déroulée comme la plupart des autres, avec des époques ternes, d'attente, de lassitude, alternées avec des moments de richesse et d'intensité. Toujours, pour moi et pour lui, la difficulté continue du travail consistait dans sa capacité de régresser à une position narcissique quasi primaire. Il m'opposait par moments une résistance massive à analyser de quelque manière que ce fut toute situation de frustration, à quelque niveau qu'elle se situât. Il prenait mes paroles mêmes comme objets de son plaisir.

L'épisode que je vais rapporter se place trois ans plus tard.

Pendant plusieurs semaines, Raoul a beaucoup rêvé d'images féminines. Souvent de sa mère. Par exemple qu'"il dormait avec elle dans un grand lit" : à quoi il associe qu'il aimerait avoir mon bureau et ma salle d'attente pour lui tout seul et surtout pas d'autres patients. Il faisait aussi des rêves plus évidemment sexuels, mais plus directement anxieux. Il souffrait de nouveau de son bégaiement, par moments, dans sa vie quotidienne, et évoquait des souvenirs très précis de l'âge de trois-quatre ans, âge auquel il bégayait déjà. Son père le supportait très mal et se montrait exigeant avec lui quant à son langage, ce qui lui était très pénible. Plusieurs fois, il associa les exigences de son père à son égard et certaines exigences

qu'il ressentait à présent en lui à mon égard à moi. Je ne rapporterai pas les détails, qui sont inutiles dans la perspective stricte de l'anxiété qui est la mienne aujourd'hui. Toujours est-il qu'à ce moment, il manifesta le désir d'emmener en province, où il devra retourner plus tard, le divan, la pièce où il se trouvait et, bien sûr, l'analyste. Puisque je l'ai accepté en analyse, c'est que je l'ai choisi, il est beau, gentil, intelligent, etc., etc... Bien évidemment, je ne témoignai pas le désir de le suivre dans sa région. Il se déprima, parla de soucis d'argent, devint agressif à ce sujet, et pensa être vraiment obligé de retourner dans sa province, faute de pouvoir me payer. En fait, les honoraires qu'il me réglait étaient toujours les mêmes, et inférieurs à ceux que je demandais à la plupart de mes autres patients. Il se trouve qu'il l'a certainement appris. Les conditions matérielles difficiles dans lesquelles il vit à Paris m'ont fait accepter au départ un paiement plus modeste que celui que j'avais proposé. Après un long débat de Raoul avec lui-même où il se posait le problème de l'importance de son analyse dans sa vie, dévalorisant sa relation à moi et l'intérêt de continuer dans cette voie, je lui rappelai l'incidence de nos premiers entretiens sur le prix de cette analyse. Raoul fut désorienté. Il instaura un système de chantage dont l'objet était son départ imminent et l'arrêt de son analyse. Pendant plus d'un mois, il partagea le temps des séances entre des projets d'éloignement et des souvenirs. Il y apparaissait de plus en plus, à son insu, sa jalousie à l'égard de l'harmonie du couple parental. Il raconta même des souvenirs dévalorisant son père qui avait parfois

alors des amies, ce dont sa mère souffrait. Mais elle aimait quand même cet homme et confiait à Raoul son amour et son chagrin.

Cet épisode me permit un certain nombre d'interprétations dans le sens du conflit oedipien. Puis, au cours d'une séance, mon patient se souvint de son départ pour Paris, de sa séparation de ses parents. Il rapporta, comme il l'avait fréquemment fait, le besoin qu'il sentait en lui d'agir plus que de parler. Il dit que le seul acting-out valable pour lui était de partir d'ici et d'arrêter son analyse. J'entendis bien qu'il espérait aussi m'embarrasser, comme il lui a semblé que je l'étais un jour où, alors que je le reconduisais à la porte, quelqu'un d'autre se présenta au même instant.

A la fin de la séance, je le prévins qu'à partir du mois suivant, ses séances seraient plus chères. Il répondit : "Vous avez très bien choisi le moment".

Pendant plusieurs jours à la suite, il se tut. Je me posai la question de l'angoisse que j'avais fait naître et si elle irait dans le sens où je pensais l'orienter. Je me demandai aussi si le moment était si adéquat que mon patient le disait. Puis il apporta un rêve où il était sur une montagne. Une amie arrivait, enceinte. Il était furieux qu'elle ne le lui ait pas dit. Brusquement, la scène changea : il se disputait avec son père et lui déclarait qu'il ne voulait plus vivre avec lui. Il se tut. Puis il m'annonça qu'il avait découvert quelque chose de formidable. Peut-être il me le dirait un jour.

A cette époque, je m'absentais durant une semaine. A mon retour, il se dit très angoissé et relatait un rêve à chaque séance. Pendant plusieurs mois, il analysa sa relation à son père, me disant un jour que "par rapport à sa mère, son Oedipe n'a pas laissé de traces". Cependant, il se trouvait fort mal à l'aise lorsqu' apparaissait une tendance homosexuelle très marquée dans ses rapports avec son frère et aussi avec son père. C'est d'ailleurs ce qu'il projetait à ce moment dans son transfert sur moi. Raoul approchait prudemment d'une prise de conscience très redoutée: son agressivité à l'égard de son frère et de son père, sa rivalité avec eux à l'égard de sa mère, et enfin son identification homosexuelle à l'un et à l'autre.

L'angoisse qu'il ressent à approcher ce conflit, si elle l'incite à passer à un niveau d'intégration supérieur de ses pulsions, le fait aussi retomber bien souvent dans une situation régressive. J'ai confirmé la possibilité de cette défense lors du contrat analytique, en acceptant un moindre prix: Je lui permettais ainsi de rester plus "petit" que les autres, à l'abri de bien des risques par cette situation d'impuissance où rien n'était exigé de lui. Il n'avait pas à se montrer comme un homme capable d'assumer de manière autonome sa vie matérielle.

Qu'avais-je donc introduit dans cette analyse par l'augmentation du prix des séances ? La dialectique qui s'établit à ce moment entre le transfert de Raoul et mon contre-transfert s'éclaircit peu à peu pour moi. Elle remontait à nos premières entrevues.

Placé devant une exigence nouvelle de ma part, Raoul décida de partir. Le travail qui s'effectuait en moi était assez clair pour que je puisse ne plus éprouver d'anxiété à ce sujet. J'avais posé à présent, sur une base ferme, la question de l'analyse. Je donnai petit à petit à mon patient l'interprétation de son chantage au départ : il me laissait le choix, ne pouvant décider lui-même, de le garder comme objet phallique bien-aimé, mais impuissant sur le plan de l'autonomie personnelle, ou de le voir partir et de le perdre.

Dans sa perspective fantasmatique, il était trop dangereux pour lui de devenir un homme et de risquer de s'affronter pour moi à un rival. Par ailleurs, il fuyait aussi une image redoutée qu'il retrouvait en moi à l'occasion de mon nouveau tarif : celle de son père exigeant, le forçant, jusqu'au vertige, à se dépasser. S'il partait, il conservait en sa possession l'objet de ses pulsions agressives, l'argent. Mais en me privant de lui-même, il garderait aussi ma puissance d'analyste, après m'avoir rendue impuissante par son départ. Il me diminuait de lui-même, objet phallique qu'il prétendait être pour moi.

En augmentant le prix des séances, je donnais un nouveau prix à son plaisir. Je lui manifestais aussi ma certitude qu'il possédait en lui-même l'énergie nécessaire pour trouver auprès de moi une nouvelle place, une place d'homme. Il avait un choix à faire, à son tour.

Quant à moi, j'attendais sans impatience qu'il paie ou qu'il parte. Il paya. Il a trouvé du travail et il est resté.

Il a fort bien analysé sa difficulté à investir l'argent comme preuve de sa puissance personnelle, source d'anxiété. Il a couru un grand risque et, dit-il, j'ai couru moi-même le risque de le perdre. Le système de l'identification projective est toujours présent, en lui, mais Raoul va restructurer sa relation avec moi. Il se sent changé par ce passage.

Tout ceci date d'un peu plus d'un an. Raoul a progressivement accompli une analyse fine et solide de ses sentiments oedipiens, de ses tendances régressives. Bien que moins important, son narcissisme reste encore évident et je me demande parfois si l'analyse en viendra à bout, et ce qui peut en résulter pour mon patient. Le travail qui s'accomplit en ce moment porte sur ce point et sur une homosexualité latente, qui font sa grande et horrifiante surprise.

Il fut question récemment d'achever cette analyse, Raoul ne pouvant se tenir beaucoup plus longtemps éloigné de certaines obligations dans sa province. Nous sommes tombés d'accord pour nous donner à peu près un an de délai. Ce projet fait apparaître une nouvelle angoisse pour Raoul: celle de la fin de l'analyse.

Actuellement, j'attends de voir ce que va amener pour lui cette décision, par quels mouvements affectifs l'angoisse va se résoudre avec le nécessaire achèvement du transfert.

Peut-être est-il possible de percevoir dans ce texte, pour ceux qui connaissent par expérience ce moment précieux

quelle anxiété perce en moi à cette question. Je sais ne pas manquer de curiosité à l'égard de la dialectique perpétuelle transfert-contre-transfert. Je me sens aussi curieuse, mais en même temps responsable, de ce qui va se passer pour Raoul : comment, dans son cas particulier, va-t-il aménager son angoisse devant ma disparition imminente ? Par quel système de réciprocité vais-je pouvoir me retirer discrètement des images de son décor ? Aura-t-il eu les moyens d'instaurer en lui la puissance dont il m'a si souvent investie ?

Je ne pourrai répondre à ces questions que dans plusieurs mois. Mais elles m'incitent pour l'instant à les envisager dans quelques conséquences théoriques auxquelles elles m'ont entraînée.

1 - Le premier point que je me propose de considérer est la relation dans la cure entre l'angoisse et le narcissisme. J'y ai déjà fait allusion au passage. Au début de son analyse, Raoul se présente sans angoisse. Il éprouve une satisfaction intense à jouir de la situation au niveau de son corps, et plus précisément dans sa bouche, puisqu'il fume. Il régresse donc d'emblée à une position auto-érotique orale, régression temporelle et formelle puisqu'il agit son plaisir oral au lieu d'en laisser émerger les représentations et de le verbaliser. Il existe tout entier dans le plaisir actuel.

L'objet libidinal disparaît en tant que tel et se trouve ramené au sujet lui-même, objet et sujet de sa propre satisfaction.

Dans une autre perspective, les choses se passent pour Raoul de telle sorte qu'il se constitue d'emblée comme objet du désir de son analyste-mère, objet entièrement satisfaisant et qu'à ce titre, je qualifie de phallique. Il est identifié au phallus globalement, tout entier, dans sa représentation du désir de l'analyste. Ce mécanisme me laisse supposer que la régression narcissique est destinée à éviter l'angoisse que lui procurerait une situation dans laquelle il se sentirait phallique au sens génital du terme, c'est-à-dire porteur de phallus. Il devrait alors affronter son désir à celui de la mère-analyste et à l'interdiction paternelle. Ce n'est que grâce au signal donné par l'angoisse qu'il percevra ce processus et y entrera, signal qui révèle l'existence des pulsions sous-jacentes. Raoul doit passer de la situation d'objet d'amour à celle de sujet.

2 - Bien évidemment, à parler de cette situation régressive, de ce narcissisme si manifeste, je me suis posé d'autres questions. Nous savons tous que le moi est le siège de l'angoisse. Freud écrit aussi dans Inhibition, symptôme, angoisse, que "le ça ne peut avoir d'angoisse comme le moi". Un second point qui m'a paru intéressant est donc celui de la situation d'angoisse dans son rapport avec le ça et le moi. Freud écrit encore qu'il se passe dans le moi certaines évolutions qui font que le moi déclenche le signal d'angoisse "pour que, dans le ça, se produise ainsi l'inhibition". Si je me réfère à ce schéma, la régression immédiate de Raoul à son entrée dans la cure peut donc être entendue de la manière suivante : le moi a donné un

signal d'angoisse antérieur à l'entrée en analyse, et la situation a été immédiatement investie dans une position libidinale régressive laissant le ça inhiber les désirs les plus manifestes déclencheurs d'angoisse. D'où la dénégarion d'angoisse et la possibilité de satisfaction libidinale, reproductrices d'une situation antérieure dans le temps. L'analyse est investie comme une situation fusionnelle orale gratifiante. C'est lorsqu'il est frustré par mon interprétation de son plaisir à fumer que Raoul réagit une première fois par l'angoisse. Dans la suite de sa cure, c'est toujours à des situations équivalentes qu'il manifeste de l'angoisse. Comme si, effectivement, l'effort de naître était à chaque fois évoqué pour lui, donc la séparation de la mère. La première interprétation de ma part que je vous ai rapportée était équivalente à un sevrage. Elle a désorganisé des défenses installées contre des désirs moins acceptables par le surmoi, comme si le moi, pris entre les pulsions et les interdictions du surmoi, se retournait vers un mode de contrôle plus facile de la libido. Celle-ci, libérée par l'interprétation, provoque l'angoisse. Ceci m'évoque la non-maturité du moi dont parle encore Freud dans Inhibition, symptôme, angoisse, non-maturité qui m'était en somme apparue dès mes premiers entretiens avec Raoul et m'avait conduite à le traiter comme un enfant. Raoul sent que cette situation confortable où il s'est installé va devoir se modifier, que l'équilibre plaisir-déplaisir doit être remis en question et qu'il doit perdre de quelque manière la relation qu'il a ainsi établie avec son analyste pour la conserver sans inquiétude. La frustration imposée au plaisir oral va obliger le moi à déplacer la libido vers un érotisme plus génital.

La situation dans laquelle nous enfermait Raoul m'amène à comprendre qu'il se protégeait ainsi d'une angoisse comparable à celle que Rank attribue à la naissance, et que Freud prendra à son compte comme prototype de l'angoisse, puisqu'elle représente la première situation de perte de la mère. On peut rapprocher cette idée de la conception kleinienne selon laquelle la crainte d'être expulsé en tant que mauvais objet intérieur auquel on s'identifie déclenche l'angoisse. Raoul construit pour lui-même une image de soi très satisfaisante. Il projette sur moi cette satisfaction par un mécanisme d'identification projective, qui fait qu'il devient dans ses représentations objet de ma satisfaction totale! Il se réfugie dans cette situation ouatée avec une tranquillité qui me paraît devoir être destinée à éviter toute manifestation agressive, qu'elle vienne de l'intérieur ou de l'extérieur.

Mon interprétation intervient pour interrompre une érotisation orale de la situation analytique, pour faire place à une règle qui exige. Raoul exprime alors nettement son rejet de toute règle imposée par quelqu'un qui serait extérieur à ce couple fusionnel qu'il souhaite vivre avec son analyste. C'est lorsqu'il doit affronter son surmoi et aborder la situation oedipienne, que le moi se trouve pris dans l'angoisse.

La défense régressive contre la situation triangulaire a été facilitée, me semble-t-il, par le fait que j'ai accepté la régression à un stade prégénital par le biais du prix convenu.

L'analyste a donc répondu inconsciemment à la de-

mande inconsciente du patient d'établir une relation mère-fils d'où la génitalité fut exclue, en ce qui concernait le patient aussi bien que l'analyste. En renonçant à lui demander un prix supérieur, je lui signifiais en quelque sorte que je me satisfaisais de sa présence infantile toute-puissante, sans qu'il ait à manifester des possibilités d'homme.

Ce mode de relation ainsi établi dès les premiers entretiens m'a conduite à dire quelques mots de la relation de l'angoisse et du transfert dans la cure.

C'est évidemment un sujet aussi énorme qu'intéressant. Je n'y ferais que quelques allusions, directement en relation avec le cas dont il s'agit ici.

Tout d'abord, j'ai le sentiment d'avoir utilisé les possibilités anxiogènes de l'interprétation d'une manière très délibérée dans l'analyse de Raoul. Ceci après avoir bien examiné à chaque fois ce qui pouvait se passer dans son transfert et dans mon propre contre-transfert. C'est sur la névrose même de transfert que j'ai le sentiment d'avoir travaillé bien souvent dans ce cas.

J'éprouvais pour Raoul une sympathie spontanée parce que c'est un homme cultivé, intelligent, extrêmement sensible. Je suis consciente à présent d'un certain nombre de points affectifs très profonds et très personnels qu'il a en commun avec moi. Si je vous ai rapporté son cas, c'est parce qu'il m'a, en quelque sorte, facilité les moyens de m'exprimer. Il est de ces gens qui me poussent à m'analyser plus loin. La découverte de son inconscient découvre

aussi de nouvelles formes du mien, dans mon rapport avec lui, bien plus clairement qu'auprès d'autres patients. Peut-être dans cette situation ai-je mieux ressenti et maîtrisé les mouvements de son angoisse. Ce qui ne veut pas dire que sa cure soit plus facile, au contraire. Mais elle est sans doute plus enrichissante pour moi au travers des difficultés que j'y ai rencontrées.

Dans la première séquence que j'ai rapportée, le transfert de Raoul m'a été sensible assez rapidement, mais ce que je n'ai pas perçu, et pour cause, c'est ce que je viens de vous dire des conséquences de mon contre-transfert dès les premiers entretiens. L'affirmation de Raoul qu'il ne ressentait aucune angoisse à entrer en analyse me suffisait bien à comprendre qu'il n'y entraînait pas. Par ailleurs, son comportement oral agi était facile à interpréter comme une régression à une union fusionnelle à la mère, source d'un plaisir intense et défensif contre l'angoisse. Pendant longtemps, je ne disposais d'aucun matériel associatif me permettant d'interpréter de façon adéquate ce comportement, cette régression-résistance. Ma difficulté auprès de Raoul était d'introduire dans le transfert une angoisse suffisante à déclencher des mécanismes de défense nouveaux, adéquats à sa situation d'homme. Sortir de sa position narcissique régressive lui offrait le même danger que sortir du corps de sa mère.

Cependant Raoul réagissait maintenant par une représentation d'impuissance à quelque chose qui n'était plus la déprivation, comparable à celle de la naissance, et qui aurait reproduit la première source d'angoisse.

S'il prévenait la carence possible de mon intérêt par sa régression, il fuyait aussi par ce même comportement les dangers intérieurs pressentis par son moi lors de l'accès à la situation oedipienne. Son angoisse était le signal que ces dangers existaient. Il me fallait le pousser doucement vers une anxiété suffisante pour déclencher de nouveaux mécanismes de défense, introduire le mouvement dans cette organisation affective rassurante. Le but de mes interprétations était de transformer, par le dosage de l'angoisse, un transfert statique et infructueux en une névrose de transfert dynamique.

Quel que fut l'ordre des termes de l'analyse que choisissait Raoul, il lui fallait perdre la mère qu'il s'était construite, objet syncrétique de satisfaction totale. Que l'angoisse de cette perte ne débordât pas les capacités de mon patient, ne me paraissait pas chose assurée. Je doutais parfois des possibilités de son analyse.

L'articulation de cette angoisse avec la structuration de ses défenses ne m'était pas si claire que je puisse à la légère provoquer chez lui l'obligation de se séparer de quelque manière que ce fut de l'objet sécurisant que je représentais alors.

J'ai trouvé récemment dans le dernier livre de Winnicott qui a été traduit sur l'initiative de J.B. Pontalis, un passage de Jeu et Réalité qui exprime bien mieux que je ne saurais le faire ce moment du transfert : "Le processus douloureux fait alors son apparition au

cours duquel l'objet est séparé de son sujet, la séparation d'avec l'analyste intervient, celui-ci se situant en dehors du contrôle tout-puissant du patient".

Chez Raoul, la résistance est importante. Chaque fois que la séparation est imminente, il reproduit le même schéma : séduction, représentation de soi-même comme objet de satisfaction, menace projective d'être lui-même perdu (pour l'analyste). J'ai rapporté les problèmes de rupture qui m'ont été posés par Raoul sous forme de menaces de départ. En quelque sorte, l'angoisse suscitée par la perte pressentie de l'objet d'amour le fait se défendre en projetant sur l'analyste la possibilité de subir la castration qu'il redoute pour lui-même. Il se vit comme l'objet précieux, essentiel, partie constituante du corps de l'analyste dont celui-ci risque la perte. Par son départ, il deviendrait lui-même à la fois le sujet de la castration infligée à l'analyste et l'objet dont celui-ci serait privé. Plus exactement, la partie de soi que l'analyste devrait abandonner.

Plusieurs fois, Raoul reproduit cette situation, jusqu'à exprimer très clairement cette répétition et dire que tout ce qui a été important dans son passé revient dans sa cure sous forme actuelle. En particulier qu'il redoute de me perdre, de me quitter sans être assuré de pouvoir affronter pleinement ses responsabilités d'homme et de médecin.

Il est très manifeste que l'analyse progressive des défenses a conduit peu à peu Raoul à l'angoisse

la plus spécifique de l'analyse, l'angoisse de castration.

Celle-ci dépassée, l'analyse sera terminée. Mais l'analyse de Raoul est pour moi l'occasion de quelques questions encore : cette angoisse ultime est-elle un aboutissement dans sa forme actuelle ? Les différentes formes d'angoisse que j'ai pu observer dans cette cure ne sont-elles pas aussi cette même angoisse de castration ? Pour être analysée, l'angoisse de castration ne doit-elle pas inévitablement atteindre le niveau génital ? Quelles proportions l'angoisse doit-elle prendre dans la cure pour être fructueuse et soluble ?

L'empirisme est le destin de notre expérience d'analystes. L'accumulation d'expériences successives, jamais identiques sauf par quelques traits, les essais et les erreurs, les comparaisons dont les termes sont aussi variables que l'être humain, tel est notre lot et notre choix.

Je me suis risquée à pénétrer assez avant dans le problème de l'angoisse pour essayer de situer celle de la castration. Je me propose à présent de rapporter encore un cas où l'angoisse ne se présente pas du tout sous les mêmes formes que pour Raoul.

Lucie a trente ans quand elle vient à l'analyse. Elle enseigne depuis plusieurs années. Elle est mariée depuis quelques mois avec un garçon de quelques années plus jeune qu'elle. Elle se découvre frigide, a des ennuis gynécologiques et s'apercevra par la suite que, malgré des intentions passagères, elle ne peut concevoir un enfant. Sa mère est morte récemment, entre nos premiers entretiens et son entrée en analyse. Son père est important pour elle, elle lui est très liée, bien qu'elle le craigne, surtout parce qu'il a souvent manifesté à son égard des désirs amoureux. Elle a deux frères, puis deux sœurs beaucoup plus jeunes.

D'emblée, Lucie manifeste l'actualité permanente pour elle du danger oedipien; elle est très culpabilisée par la mort de sa mère, et ressent une intense agressivité contre son père. Je la trouve perpétuellement mal à l'aise avec elle-même, malaise qu'elle retrouve dans le transfert ou elle projette son agressivité à chaque occasion.

La cure de Lucie s'organise très différemment de celle de Raoul. Elle aborde le divan avec une angoisse massive qu'elle exprime très spontanément dans un discours imagé et vivant. Je vais tenter de reprendre certains épisodes de son analyse selon la trame théorique que j'ai esquissée à l'occasion de la cure de Raoul.

Chez Lucie, l'angoisse a immédiatement comme contenu la castration. La crainte de la castration est réalisée dans son corps. J'ai repris mes notes et mes

souvenirs dans le but de retrouver quels autres contenus affectifs avaient pu donner source à l'angoisse, au cours de cette analyse. La dynamique de la cure m'est apparue très différente du cas de Raoul et les thèmes d'anxiété, plus difficiles à isoler. Je tenterai cependant de trouver dans certaines séquences des rapprochements possibles avec ce que je viens de dire des rapports de l'angoisse au narcissisme, au moi et au transfert.

Alors que Raoul régressait dès son entrée dans une situation qui devait devenir analytique, c'est-à-dire l'obliger à mettre à jour peu à peu sa crainte de la castration, Lucie installe pour son compte un transfert sur un mode très génital. Elle se défend éperdument contre les régressions. Sa sexualité n'est pas mise en doute dans la question qu'elle pose et qui la lie à moi. C'est dans la lucidité de sa culpabilité oedipienne que Lucie découvre son angoisse. Elle associe facilement, parle de façon vivante, sans contrainte, manifestant beaucoup de scrupules et de craintes à me rapporter les sentiments qui l'animent à mon égard : elle est curieuse de ma vie, de me voir avec mon mari. Elle aime les images de couple. En fait, si elle est curieuse, c'est parce qu'elle se sent menacée (elle ne dit pas de quoi; plus tard, je comprendrai que c'est par le risque que sa mère ne la protège pas suffisamment contre la séduction réciproque qu'elle vit auprès de son père). Quand elle vivait chez ses parents, elle furetait beaucoup, lisait les papiers. Voir, cela veut dire vérifier si l'autre est solide.

Elle voudrait aussi me voir nue, me voir pendant la séance, comment je suis assise et ce que je fais. Ce jour-là, voir signifie prendre, dit-elle.

A cette époque, elle arrive régulièrement en retard et manifeste sa culpabilité en m'agressant : elle me trouve l'air malade, mal maquillée, un visage déprimé. D'autres fois, je l'irrite parce qu'elle me trouve trop parfaite. Il arrive aussi qu'elle se taise longtemps. Puis elle déclare que c'est pour m'embêter. Elle raconte ses visites aux différents gynécologues qu'elle va trouver successivement et leurs diagnostics tout aussi différents, et parfois fantaisistes. L'un d'eux lui a simplement expliqué que tout ceci lui paraissait plus psychique qu'organique et a refusé de la traiter par des médicaments. Elle est partie furieuse et bien décidée à ne pas m'en parler. Parmi les nombreux rêves qu'elle rapporte, beaucoup la plongent dans l'anxiété. Un grand nombre mettent en scène des voitures et des situations problématiques de son propre corps. La voiture de ses rêves, si j'ose dire, est la carapace volumineuse et agressive dans laquelle elle s'enferme et se recroqueville sur un contenu dangereusement inquiétant. Ce genre de rêves se mêle à certains autres dont voici quelques-uns :

- Elle est au premier étage d'une maison. Il s'agit du corps de sa mère. La tête en est détachée. (J'habite au 1er étage);

- Une autre fois, elle doit absolument cacher un cadavre dont les membres sont détachés.

Je me trouve avec Lucie directement affrontée comme elle à son angoisse. Celle-ci est le symptôme essentiel de sa névrose, elle est la raison particulière de la cure, qui la met en valeur à certains de ses moments. Lucie a besoin d'être aidée pour mettre à distance cette angoisse permanente. Elle a besoin que mes interprétations lui signifient que son agressivité ne m'atteint pas comme elle le redoute tellement, qu'elle ne me coupe ni la tête ni les membres, que je suis bien entière, extérieurement et intérieurement. Elle a aussi besoin d'entendre dans mes interprétations de son agressivité transférentielle qu'elle ne court pas le risque que je lui rende la pareille, et que je n'ai pas en moi l'envie qui me conduirait à la morceler, à la déchiqueter et qu'elle ressent en elle à mon égard.

A cette époque, elle rencontre le dégoût d'une grossesse imaginaire. L'enfant qu'elle pourrait porter serait monstrueux. Ou bien il exploserait en elle, ou encore il lui grignoterait l'intérieur du ventre et la viderait de sa féminité, acquise et perdue par cette fécondité rongeuse. Ou plutôt c'est elle qui le détruit perpétuellement dans l'œuf et qui ainsi ne peut le mettre au monde.

Pendant de longs mois, avec des variantes et des thèmes associés, nous tournons et retournons dans cette angoisse massive, lourde de l'idée de mort. Angoisse qui n'est point efficace au mouvement de la cure. Elle nous enferme dans la cause même du malaise névrotique de Lucie. Celle-ci se sent persécutée dans son corps, au

niveau génital proprement dit et aussi dans la représentation de son essence féminine. La persécutrice est la mère - analyste contre qui il lui est nécessaire de jeter cette agressivité débordante, résultat d'une culpabilité très ancienne et monstrueuse dont elle refoule perpétuellement la source.

Peu à peu, je vois affleurer un thème tout aussi culpabilisé mais complémentaire du précédent : l'amour coupable de Lucie et de son père. Cet amour fut, en fait, réciproque, bien que Lucie ait fui les situations un peu scabreuses où son père se complaisait avec elle. Cet amour inquiétant remonte aux toutes premières années de la vie de ma patiente, elle le découvre peu à peu. Elle se sent séductrice. Frustrée par la naissance de son premier frère, elle a renforcé son système de séduction. Jusqu'à l'âge adulte, elle a "subi" les manifestations paternelles répondant à cette séduction alors inconsciente.

Protégée de son angoisse de castration par un transfert positif solide, par la projection sur moi d'une image de mère qui ne se départit pas de sa place légitime et appréciée auprès du père, Lucie peut arriver à reconnaître qu'elle aime son père, tel qu'il est, et que pourtant elle devra renoncer à la place qu'elle a usurpée pour être libre de sa réalisation féminine, de ses identifications à sa mère. Son narcissisme a peut-être été blessé autrefois, à l'occasion des manifestations intempestives de son père. Sans doute aussi a-t-elle dû recourir à une dévalorisation dépressive pour ne pas céder à la tentation de se sentir la rivale victorieuse de sa mère. Elle est allée jusqu'à se rendre stérile,

impuissante, incapable d'être une femme féconde pour faire obstacle à son désir et satisfaire son surmoi maternel. Actuellement, elle annule l'érotisme dont elle est remplie.

La sympathie que j'éprouvais pour cette jeune femme intelligente et sensible ne pouvait suffire à la détourner de son angoisse masochiste. Il lui fallait restaurer des possibilités narcissiques plus importantes sapées par cette angoisse.

J'ai éprouvé sur ce point des difficultés très grandes, pour diminuer l'intensité de cette anxiété qui restait immense et inhibait toute jouissance narcissique. "La partie de l'angoisse devant le surmoi" comme écrit Freud, restait très importante et ressentie comme indispensable par le moi. Prise entre l'image d'une mère qui lui semblait fermer les yeux et un père séducteur, Lucie avait eu recours à un surmoi inquisiteur et agressif, garant du contrôle exercé par le moi sur les pulsions internes. Alors que chez Raoul, la position narcissique pouvait laisser place peu à peu à une angoisse constructive, chez Lucie, l'importance de l'angoisse permettait peu de constructions narcissiques.

J'ai eu aussi le sentiment que les éléments de la personnalité qui formaient le moi chez un sujet comme Raoul, sont en quelque sorte plus malléables. Peut-être ai-je ressenti quelque chose comme une structuration moins solide mais aussi moins rigide du moi chez Raoul que chez Lucie. Raoul, moins angoissé, mais moins défendu, reproduit

sur un modèle quasi-génétique les phases de structuration d'un moi infantile à un moi adulte. Je ne développerai pas ce point, les hypothèses que j'ai pu remettre en question à cette occasion sur la formation du moi ne font pas partie de mon projet actuel.

Lucie est adulte. Adulte malheureuse et incomplète. Mais elle se pose des problèmes sous-tendus de fantasmes dont le thème est génital. Lorsqu'elle les approchera, dans la suite de sa cure, elle exprimera très clairement et analysera progressivement son agressivité : celle-ci, comme on pouvait le supposer, est dirigée contre le ventre de sa mère. Outre un frère dont elle fut longtemps la rivale, puis un second, plus lointain, les petites sœurs de son adolescence furent très mal supportées. Et aussi le plaisir manifeste que ses parents éprouvaient à être ensemble.

Le narcissisme important de sa première enfance a été lésé par la naissance du premier frère. Peut-être est-il arrivé à un âge où Lucie avait déjà trop installé sa supériorité féminine entre ses parents pour y laisser la place, et pas assez pour en sauvegarder les possibilités autonomes.

Chaque phase de régression possible dans sa cure la ramène peu à peu à ce moment essentiel de sa névrose. Les désirs oedipiens déjà nettement établis pour elle à cette époque se sont trouvés refoulés par les nécessités du surmoi.. L'agressivité ressentie contre sa mère a été trop aiguë et a entraîné une culpabilité si importante

qu'elle s'est obligée à la retourner contre soi-même. Au cours de la régression de la cure, elle doit réinvestir ses désirs si fortement refoulés, réinvestir son corps génital par identification à des images parentales non-agressives. Elle a beaucoup de difficultés à faire ce mouvement en face d'un surmoi qui la maintient dans l'angoisse devant l'ampleur de ses pulsions.

Par ces deux cas, j'ai tenté d'illustrer un problème pratique. Je peux le ramener simplement à ceci : que faire de l'angoisse dans la cure ?

Comme je vous l'ai peut-être fait entendre au cours de cet exposé de mes cas, la question ainsi posée se ramifie rapidement et nécessite très vite, à la réflexion, des implications théoriques.

Dans le cas de Lucie, le processus analytique se trouve handicapé par une angoisse qui, sans dépasser les possibilités de contrôle du moi, accapare toute l'énergie de celui-ci. C'est un problème économique qui m'est apparu ici dès les premiers pas dans le transfert.

En réalité, il me semble peu fructueux de ramener à des suppositions sur l'investissement libidinal, notion toujours un peu floue, les difficultés techniques que m'imposait l'anxiété d'un sujet comme Lucie. Quoi qu'il en soit, il est difficile de ne pas envisager l'angoisse dans un cas comme celui-ci, du point de vue économique. Si j'ai quelquefois été amenée à réfléchir aux notions quantitatives mises en évidence par l'angoisse

dans la cure, il m'a paru plus utile de m'orienter vers un point de vue dynamique et d'inclure les manifestations de l'angoisse dans le mouvement dialectique perpétuel que nous pouvons observer entre la régression et le progrès du patient.

Il m'est venu à l'esprit qu'une certaine catégorie d'angoisse, comme celle que mes interprétations suscitent chez Raoul au début de sa cure, pourrait être définie comme angoisse "mutative", au sens que Strachey donne à ce terme lorsqu'il parle d'interprétation mutative. Il reste manifeste que cette angoisse particulière doit avoir certaines qualités pour être efficace, donc mutative. Ces qualités me semblent appartenir à deux catégories : l'intensité et le contenu.

Pour ce qui est de l'intensité de l'angoisse, nous avons vu que la difficulté pour Lucie d'aborder la névrose de transfert semblait tenir de manière capitale, sinon essentielle, à l'importance même de son anxiété. Les pulsions semblent trop violentes pour être maintenues sous un contrôle efficace du moi. Elles apparaissent si dangereuses que la situation analytique, qui met le sujet en demeure de les envisager dans toute leur importance, est difficilement soutenable.

Mais une autre qualité de cette angoisse dans laquelle se trouve enfermée Lucie, m'est apparue comme le propre de l'angoisse de castration, spécifiquement génitale. Nous avons vu que l'anxiété produite par mon interprétation chez Raoul suscitait les réactions du

moi à partir d'une régression facile à un niveau très primaire. Les affects se réfèrent à une position orale dans laquelle les représentations, même très inquiétantes, ont déjà été reprises et réinvesties sous d'autres formes. De fait, les pulsions orales et anales sont restées très présentes, et la situation génitale s'était instaurée tant bien que mal, sur un mode très immature. La frustration, que je mesure à mon patient, est alors supportable par le moi, auquel l'analyse des fantasmes primaires permettra d'envisager une situation génétiquement plus évoluée et consolidée.

Chez Lucie, la remise en question de la position génitale à laquelle elle se place, paraît plus pénible du fait qu'elle est celle d'un stade normalement définitif. Ma patiente a dû franchir les problématiques antérieures, peut-être sur un mode plus intégré que Raoul, et c'est sur des bases, en quelque sorte plus solidifiées, que s'est établie une position oedipienne très nette mais difficilement maintenue dans la norme par le moi devant le danger que la réalité rejoigne le désir fantasmatique; la régression ouvre à cette patiente la perspective inquiétante du retour à une époque où ce moi en formation a dû surmonter des possibilités de réalisation des pulsions génitales interdites par le surmoi. Comment Lucie pourrait-elle renoncer à un équilibre chèrement atteint malgré la souffrance qu'il entraîne, pour se replonger dans l'ambivalence primaire qu'elle a pu éprouver pour sa mère ? L'insécurité profonde qu'elle ressent devant cette perspective la conduit à une angoisse qu'on pourrait rapprocher,

toutes proportions gardées, de celle évoquée par la plongée dans la psychose. Ce qui n'a jamais effleuré Raoul, si ce n'est d'une manière très lointaine, dans une période où justement il analysait son transfert oedipien et la nécessité de la séparation.

Les questions qui me semblent intéressantes à poser devant vous, après cet aperçu de mon expérience sont en somme les suivantes : que faire avec l'angoisse dans la cure ? Comment atteindre ou limiter le volume de l'anxiété, pour que les affects apparaissent et évoluent dans un processus dynamique ? Quelles sont les qualités de l'angoisse qui la rendent fructueuse dans la névrose de transfert, et enfin, la seule conclusion que je puisse tirer de ma tentative d'éclaircissement de ce problème et qui peut paraître anodine dans son énoncé, c'est que si l'angoisse est toujours centrée sur la castration, elle doit, dans la cure, progresser des représentations primaires de la castration à ses représentations génitales, l'angoisse de mort étant analysée à chaque niveau très précisément afin de ne pas laisser s'enrayer le progrès.

Je crois ne pas devoir aller plus avant aujourd'hui dans l'étude de ce problème. Je sais bien d'autres points de vue que j'aurais pu aborder et dont j'ai aperçu les rives au passage. Mais il sera toujours temps d'y revenir si l'occasion m'en est donnée.

Annie Anzieu